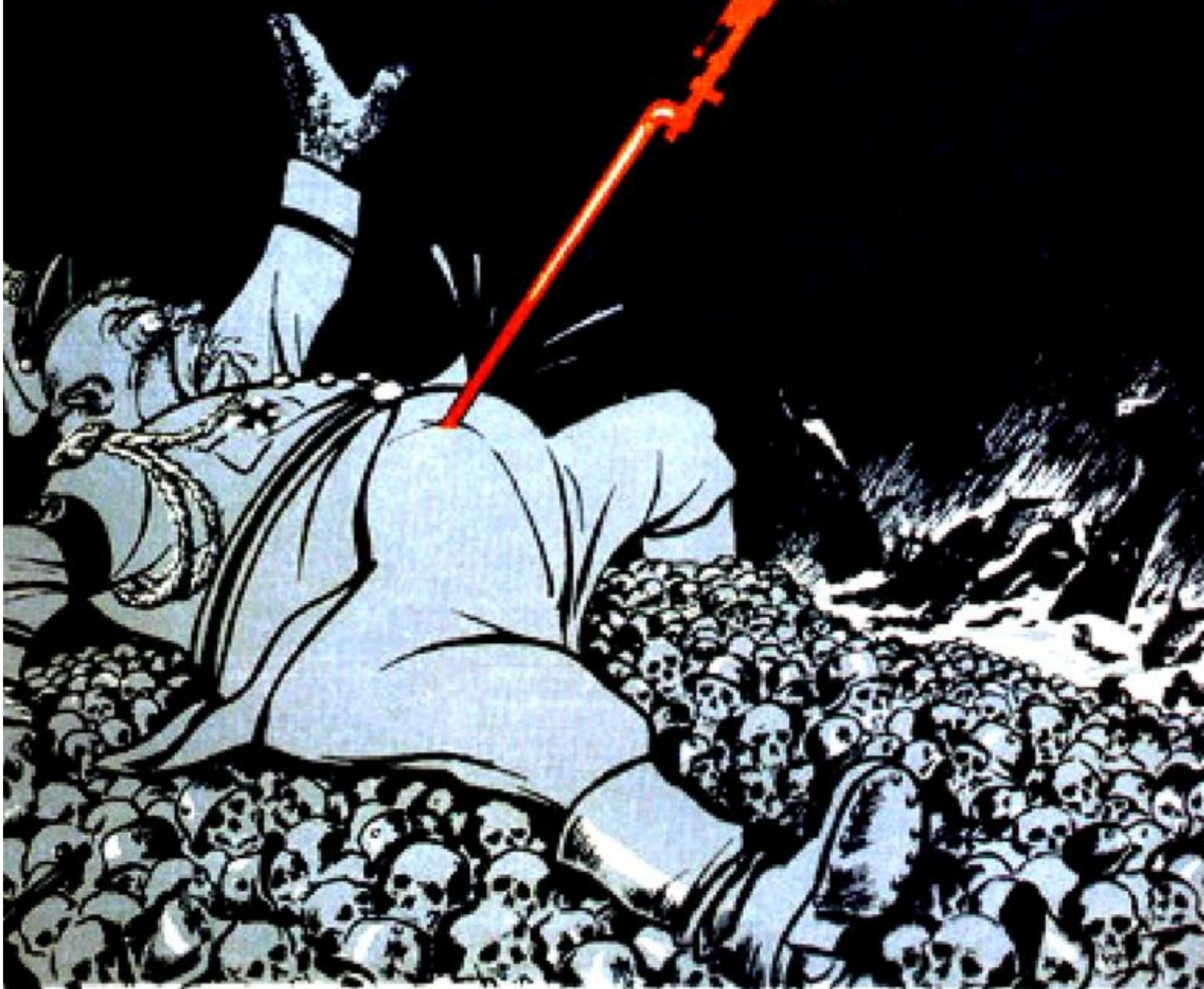


Сталинград



Денис Давыдов

**75 ème anniversaire de la bataille
de Stalingrad.**

**N'oublions jamais ceux qui sont
tombés pour la liberté !**

suivi de

Ordre du jour N°227

Juillet 1942.

E. Vertuis

**Brochure rédigée en 2018 pour l'Unité Communiste de Lyon et pour le Centre de
Documentation Révolutionnaire.**

Il y a 75 ans, le 2 février 1943, le *Feldmarshall* Paulus capitulait à Stalingrad, se rendant à Mikhail Shumilov, commandant de la 7^e armée de la Garde.

Une onde de choc traversa le monde.

De New York à Tokyo, de Berlin à Sydney, les yeux et les oreilles du monde étaient tournés vers ce qui était, naguère, la belle petite ville prospère, aux immeubles blancs, dans le creux de la puissante Volga. Dans les ruines fumantes, dans les carcasses de chars, dans les épaves d'avion écrasés, dans les tranchées et les bunker, les hommes et les femmes entendaient le silence. Pour la première fois depuis le 23 août 1942, la ville était calme.

Partout dans le monde libre, la liesse s'est déchaînée, sous les hourras de victoire. Même sous le poids de la botte nazie, les peuples gémissants découvraient l'expérience de la victoire. Pour la première fois depuis le début de la guerre, une armée nazie capitulait.

A Berlin, la stupéfaction l'emporta sur la rage. Le prince Otto von Bismarck, descendant de celui qui préconisait de ne jamais s'en prendre à la Russie, reçut un coup de fil urgent de l'ambassade d'Allemagne à Berne : « Arrêtez de danser ! Stalingrad est tombé. »! Hitler écumait de rage devant le fait que les généraux et maréchaux préféraient la captivité à la mort pour la grandeur de l'impérialisme Allemand.

Dans l'histoire de la guerre, il y avait désormais un avant et un après Stalingrad.

Nous rendons hommage, aujourd'hui, aux hommes et aux femmes qui s'y sont battues, qui y ont vécu, qui y sont tombées.

Qui peut oublier qu'au milieu d'un été 1942 de peur, de terreur, d'un été d'horreur, Stalingrad est apparu comme un espoir.

Le 22 juin 1941, en violation complète des traités internationaux, l'Allemagne nazie déverse sa horde de criminels sur une Union Soviétique en paix. Après avoir ravagé l'Europe, les fascistes se tournent vers l'Est, pour y imposer un colonialisme criminel, pour y imposer une société structurée par la race, par le sang, par l'asservissement. Hitler avait dit "le monde retiendra son souffle". Il le retint pendant quatre ans.

Les fascistes déferlèrent et ravagèrent l'URSS, après avoir tentés en vain de la déstabiliser, d'utiliser des agents pour l'affaiblir. Contre toute attente, la *Blitzkrieg* s'enlise. Contre les prémonitions de génies de renseignement, la "structure pourrie" ne s'effondre pas. La société soviétique fait bloc autour de son gouvernement, autour de son Parti, autour d'une direction politique Timochenko le présida le comité de défense, avec Staline, Molotov, Vorochilov, Boudienny et Kouznetsov. Si les pertes sont terribles, si les encercllements sont immenses, les arrières de l'ennemi sont fragiles. L'axe ne connaît pas de répit. Les fascistes rencontrent l'hostilité de la population. Aucune nuit sur ce front ne fut une nuit de répit.

Pour la première fois sur le continent Européen, la machine de guerre nazie connaît des revers. Les espaces conquis sont immenses, mais vides. Les hommes, les femmes, les machines, se replient. Tout ce qui ne peut l'être est détruit. Les pillards sont amers, leur proie est coriace. Les soldats Allemands sont ivres de victoires, mais les pertes s'accumulent. L'usure aussi. Au bout de cinq semaines, aucune ville d'importance n'est prise.

Le plan nazi était classique, sans grande inspiration. Alors que d'autres privilégiaient l'audace, le GröFaZ 'Größter Feldherr aller Zeiten' (le plus grand chef de guerre de l'Histoire, surnom ironique donné à Hitler par ses généraux), privilégie une approche en éventail, qui disperse les forces, qui affaiblit les coups. Le "génie" hitlérien

joue une farce à son camp. Le mépris pour le prédécesseur Napoléonien pousse à ignorer Moscou pour frapper Leningrad et le Caucase. Deux cibles que les Allemands prirent jamais.

Pendant ce temps, côté soviétique, la société sort de la paix en sursaut. L'industrie se met en marche, la population, résignée à livrer un combat imposée, se mobilise pour résister à l'envahisseur. Les prodigieuses avancées issues de la sueur de tout un peuple ne doivent pas être perdues. Hommes et femmes se préparent au conflit, se préparent à faire face à la plus grande épreuve de l'histoire de l'humanité. Les fascistes, méprisants, s'attendaient à trouver des bêtes sauvages, armés de lances et de pierres. Ils se heurtent aux armes les plus modernes du monde -mais trop peu, et trop dispersées- les *Kliment Voroshilov*, les T-34, les BM-13 *Katiouchas*, les Yak-1, les MiG-3, les Il-2 *Shturmoviks*. Ils se heurtent à un peuple qui résiste, qui se bat stoïquement, qui se contente de peu, qui est dur. Un peuple appuyé par des militants et des militantes communistes qui montrent l'exemple, qui n'hésitent pas à se battre. Un Parti qui paie aussi le prix fort son engagement. Staline perd lui-même un fils, qu'il refusera d'échanger contre des généraux. Certains le lui reprochent. Ils lui reprocheraient également s'il l'avait fait.

Leningrad est encerclée le 8 septembre, avec l'aide des Finlandais, qui, ironiquement, empêcheront en partie sa prise, en renâclant à avancer plus. Elle tint 872 jours avant d'être libérée, en faisant le second siège le plus long de l'histoire contemporaine.

Moscou est approchée en décembre, sous les neiges et les tempêtes. Heinz Guderian, l'un des concepteurs de l'armée blindée Allemande, voit les tours du Kremlin dans ses jumelles. Et fait demi-tour. L'heure de la contre-offensive a sonné. Lancée par Joukov et Vassilievski, la contre-offensive repousse les fascistes loin de la capitale. Ils n'approcheront plus jamais. Aidés par les excellents services de renseignement, les soviétiques savent que le Japon ne bougera pas. Richard Sorge, l'espion le plus précieux du monde, tient cette confidence de l'ambassadeur d'Allemagne au Japon lui-même.

Rassemblant en hâte une armée fraîche, les Soviétiques stupéfient le monde entier. L'invincible armée Allemande chancelle, vacille. Elle chasse les fascistes de la région de la capitale, elle libère la Crimée, où Sébastopol était encerclée. Elle brise le mythe de l'invincibilité de la Wehrmacht. Elle ne rompt hélas pas. La contre-offensive s'essouffle, s'arrête. L'URSS vient d'empêcher une victoire totale de l'Allemagne. Elle n'est pas encore assez forte pour rendre les coups. Elle n'est pas prête encore à reprendre ce qu'elle a perdu. Mais elle a effrayé les généraux allemands, qui ont voulu reculer. Hitler non. Il ne voudra plus les écouter, et n'écouterait plus que lui-même et ses stratèges de chambre. Cela se paye très cher.

Stalingrad

En été 1942, les fascistes tentent de reprendre l'avantage. Mais ils ont perdu une grande partie de leur allant, de leur entrain, de leur vigueur. La victoire se recherche dans le sud, dans le Caucase, dans la jonction avec la Volga, dans les champs de pétrole de Bakou. Les Allemands prennent finalement Sébastopol, après 8 mois de siège. Ils avancent et prennent Rostov-sur-le-Don en juillet. La ville, minée, explose littéralement sous leurs yeux.

Rostov-sur-le-Don est une ville discrète, mais importante. Importante car sa perte entraîne une vague de réforme en URSS. Une vague de réformes qui entame un relâchement de la bride des généraux, dont les tendances bonapartistes suscitaient une légitime méfiance. Des réformes concédées par l'urgence de la situation, donnant plus de liberté aux ingénieurs en chef, aux dirigeants d'usine, aux directeurs de camps de travail, aux officiers, aux généraux. Une concession terrible, dans un pays marqué par la lutte des classes aigüe, une concession faite au monde pour le protéger du fascisme. Surtout, le célèbre Ordre du Jour N° 227 est édicté. *Plus un pas en arrière !* L'Armée Rouge raidit sa résistance, se prépare à l'affrontement le plus important, le plus stratégique.

Des concessions qui seront payées par le pouvoir bolchevik, bien des années plus tard, par sa propre perte.

Hitler fait une erreur monumentale, en croyant l'ennemi en déroute. Lorgnant sur deux lièvres stratégiques en même temps, il découpe ses forces entre la VIème armée de Paulus et la IV armée blindée de Hoth. Le premier fonce vers Stalingrad et la Volga, le second vers Bakou et son pétrole. Les deux échouent, mais ne le savent pas encore.

Stalingrad suscite, bien qu'il s'en défende, l'obsession du Führer. La ville est placée sur la charnière entre le Caucase et le reste de l'Union, elle est un nœud de communication important, un axe fluvial essentiel. Elle est la dernière grande barrière qui sépare l'hitlérisme des immenses plaines, à l'est, mais également de la jonction avec l'Iran, l'Irak, avec Rommel au loin. Prendre la ville revient à priver l'URSS de son potentiel énergétique. Prendre la ville revient à la couper en deux. Prendre la ville revient à gagner une position de force inestimable, à se doter d'une base de départ pour prendre également Moscou à revers.

Mais Stalingrad est plus que ça, elle est aussi un symbole. La ville, auparavant Tsarytsine, est une ville qui est entrée dans l'Histoire lorsque, en janvier 1920, Simon Boudienny ; Kliment Voroshilov et le jeune Joseph Staline reprennent la ville aux blancs. Cette victoire mit un coup d'arrêt aux opérations des tsaristes dans le secteur, permit de gagner Astrakan et l'embouchure, permit de consolider la jeune république soviétique. La ville hypnotise les nazis, qui y voient en coup fatal porté au prestige du gouvernement soviétique et de sa direction.

Hitler insiste pour faire de la prise de Stalingrad un bain de sang, un massacre, un holocauste. Hitler mobilise la Luftwaffe pour frapper fort. 600 bombardier frappent la ville le 23 août 1942. Ce raid a le douteux privilège d'être le premier à déclencher une tornade de flamme. Cette tempête ravage la ville, tuant environ 40 000 citoyens soviétiques. Cependant, les monceaux de ruines n'avantageront pas les envahisseurs. Chaque mètre carré de la cité est un piège, chaque immeuble une forteresse. Le silo à grain de Stalingrad, ainsi, eut à subir un siège en règle avant de tomber. Une colline, le Kourgane de Mamaï, devient un enjeu aussi important qu'un sommet himalayen.

L'Usine *Barrikady* tout comme l'usine Octobre Rouge continuèrent à produire leurs chars T-34, les meilleurs chars du monde, jusqu'à ce que les nazis l'assiègent. Là encore, les ouvriers rejoignirent les milices au combat, compensant leur inexpérience par leur courage.

Les navires de la Volga réussirent à ravitailler les armées acculées au fleuve, en faisant preuve d'une obstination sans faille, tandis que les faucons rouges disputaient au Stukas et aux Focke-Wulf la supériorité aérienne au dessus de la ville. Le meilleur de l'armée Allemande se heurte aux *moujiks* et aux ouvriers et ouvrières soviétiques.

La guerre est cruelle, elle est impitoyable. Les soldats allemands découvrent la terreur du combat urbain. Chaque fenêtre peut héberger un camarade de Vassili Zaitsev, le plus célèbre tireur d'élite de la RKKA. Chaque pan de mur peut cacher le soldat armé d'un pistolet-mitrailleur qui emmènera l'envahisseur au Walhalla. Chaque pas emmène sur une mine. L'armée Allemande s'use, se fragilise.

Les soviétiques, à ce moment là, étaient en infériorité numérique. Souvent, les anticommunistes, appuyés sur les documents issus de la propagande fasciste, les représentent comme une force immense, grouillante, amorphe et atone. Souvent, l'imagerie représente l'armée rouge comme attaquant vagues après vagues pour submerger l'ennemi sous le nombre. Cette métaphore insectoïde ne sert qu'à avilir les combattants soviétiques. Stalingrad se déroule du fort au faible, et ce n'est que par son extraordinaire force, sa mobilisation exemplaire, que le peuple soviétique pu remonter la pente, quantitativement et qualitativement. Le prêts-bails commençait à peine, bien qu'il joua un rôle dans la capacité de résistance soviétique que seuls les dogmatiques peuvent exclure.

Tandis que la 62ème armée et la 64ème se battaient pour chaque pouce de terrain, la *Stavka* prépara une opération pour bousculer le cours de la guerre. C'est là une réunion qui est restée célèbre dans les mémoires de Joukov, dans lesquelles il démontre ainsi la manière dont le gouvernement soviétique dirige la guerre. La décision est collégiale, le débat est sincère, les désaccords ne débouchent pas sur des sanctions. Le haut-commandement soviétique se professionnalise, tandis que celui des nazis s'enfonce dans l'irréel.

Joukov lui-même en parle ainsi, pour répondre aux accusations de Khrouchtchev :

« Il faut dire, comme je m'en suis convaincu au cours des longues années de la guerre, que J. Staline n'était pas du tout un homme devant qui les problèmes difficiles ne pouvaient être évoqués ; avec qui on ne pouvait discuter et même défendre énergiquement son point de vue. Si certains affirment le contraire, je dirai simplement que leurs assertions sont fausses. »

Aux séances du Comité d'Etat à la Défense qui se tenaient à n'importe quel moment de la journée, en règle générale au Kremlin ou bien dans la villa de Staline, les problèmes les plus importants étaient étudiés et résolus. Très souvent, aux séances du Comité d'Etat à la Défense, éclataient de vives discussions, au cours desquelles les opinions s'exprimaient de manière précise et tranchée. D'habitude, J. Staline allait et venait autour de la table, écoutant attentivement ceux qui discutaient. Lui-même était peu loquace, et n'aimait pas la prolixité des autres. Souvent, il arrêtait ceux qui parlaient par un « soyez plus brefs » ou « soyez plus clairs ».

Il ouvrait les séances sans mot d'introduction. Il parlait bas, avec aisance uniquement de la question. Il était laconique et formulait clairement ses pensées. J. Staline était un homme volontaire qui, comme on dit, n'avait pas froid aux yeux.

Une seule fois, je l'ai vu assez abattu. Ce fut à l'aube du 22 juin 1941, sa conviction en la possibilité d'éviter la guerre venait d'être détruite.

Après le 22 juin 1941, et pendant la durée de la guerre, J. Staline de concert avec le Comité Central du Parti et le Gouvernement soviétique, assura la ferme direction du Pays, de la guerre et de nos relations internationales » (Mémoires, 1970)

Obligés d'accentuer de jours en jours leurs efforts pour tenter de prendre la ville, les nazis s'enferment dans un piège. Persuadés d'être les maîtres, ils négligent leurs flancs et leurs protections. Ils se persuadent que l'arrivée de l'hiver sera leur victoire, car les Soviétiques devront se battre sur deux fronts : eux et la Volga impraticable, charriant des blocs de glace.

Ils croient la victoire à portée de main. Chaque jour, les journaux nazis trépignent de ne pouvoir sortir la manchette "*Stalingrad gefallen !*" Stalingrad est tombé. Hitler se justifie, disant qu'il ne veut pas d'un nouveau Verdun, qu'il faut réduire petit à petit la poche. Italiens et Roumains, alliés méprisés, gardent leurs arrières, dans le froid, la misère, les privations.

L'offensive soviétique est méticuleusement préparée par Joukov. Il visite lui-même les secteurs du front. L'idée est la suivante : encercler la VIème armée Allemande dans Stalingrad, l'écraser et foncer vers l'ouest, rejeter les hordes d'envahisseurs le plus loin possible.

L'offensive début le 19 novembre, dès le départ, les alliés Roumains et Italien sont pulvérisés. L'armée soviétique fonce, balayant tout sur son passage, écartant toutes les difficultés par la vitesse, la manœuvre, par l'habitude de la neige et du froid. Le deuxième jour, la ligne de vie des fascistes, la ligne de chemin de fer de Kalatch est prise. Elle signe la condamnation à mort de l'armée de Paulus.

L'armée Allemande tente de se défendre, elle mord comme un animal pris au piège. Mais celui-ci est trop fort, trop puissant, trop minutieux pour lui laisser le moindre échappatoire. Les Allemands sont rejetés loin de Stalingrad. Ceux qui y sont toujours sont au mieux des prisonniers, au pire des condamnés à mort.

Goering, le maître de la *Luftwaffe*, l'orgueilleux et pompeux seigneur, promet de ravitailler la poche, le *Kessel*. 500 tonnes sont à livrer hebdomadairement pour que l'armée résiste. Il s'agit d'une tâche impossible, dans laquelle

l'aviation de transport et de bombardement paie un prix immense, tandis que la DCA soviétique et les chasseurs rouges s'en donnent à cœur joie.

Le froid est extrême, la faim est intense dans la poche. Les blessés meurent faute de soin, pendant que s'obstinent à une résistance sans objet les généraux fascistes. Pour retenir les troupes soviétiques le plus longtemps possible, ils sacrifient le sang de leurs hommes.

Les bombardements, les assauts, brisent les hommes de la VIème armée. Elle est à bout de souffle. Elle s'éteint. Après plusieurs entrevues n'ayant pas débouché sur des possibilités de reddition, les soviétiques écrasent finalement la poche.

Les Allemands rêvaient de traverser la Volga, ils le firent sous la forme de colonnes de prisonniers, chargés par la suite de reconstruire ce qu'ils avaient détruit. Les nazis furent furieux que leurs généraux ne se suicidèrent pas. Friedrich Paulus déclara, rejetant cette coupe de cigüe qu'était sa nomination au grade de Maréchal : "*Les morts ne s'intéressent plus à l'histoire militaire.*"

Le 2 février, il y a 75 ans, une moisson de généraux se rendaient ainsi à l'Armée Rouge des Ouvriers et Paysans. 5 mois d'une bataille acharnée, dans laquelle un demi million de soldats soviétiques et 300 000 civils tombèrent, tandis que 600 000 hommes et femmes étaient blessés. Elle coûta aux nazis et à leurs alliés 400 000 hommes et 110 000 prisonniers. Ces pertes terribles, terrifiantes, furent amèrement pleurées par les soviétiques, mais purent être surmontées. Les Allemands, en revanche, perdaient l'élite de leurs troupes et ne s'en relevèrent pas.

En réaction, le 18 février 1943, Gobbels fit son discours du *Sportpalast*, devant 14 000 membres du NSDAP, dans lequel il appela à la guerre totale et à la mobilisation intégrale de l'industrie et de la population Allemande. Ce discours hystérique fardé de rhétorique ne servit qu'à une chose : prolonger les souffrances des civils pris dans la guerre, pris dans l'étau d'un système criminel et despotique. Trop peu, trop tard pour vaincre. Juste à temps pour permettre les massacres, les ravages, les crimes. La fuite en avant ne servit que de sursis aux élites nazies.

Elle coûta aux fascistes la guerre. Après Stalingrad, les fascistes ne stopperont les soviétiques qu'à deux reprises : à Kharkov, entre fin février et juillet, ce qui déboucha sur la plus grande bataille de chars de l'histoire, Koursk, où l'armée Allemande fut pulvérisée et où sa colonne vertébrale fut brisée.

à Varsovie, du fait de ses trop grandes lignes de communication, et où les fascistes en profitèrent pour écraser l'insurrection de Varsovie, orchestrée par un groupe de nationalistes anticomunistes, qui voulaient profiter de l'arrivée de l'Armée Rouge pour restaurer la Pologne dictatoriale et nobiliaire. Ce geste criminel coûta des milliers de vies humaines pour un résultat nul.

Stalingrad est bel et bien le tournant de la guerre.

Dans le monde entier, les peuples reprennent espoir. Les résistances comprennent qu'elles ne sont plus des combat d'arrière garde, mais bien l'avant garde du monde nouveau qui émergera de la victoire.

Les autres fronts, vidés de leurs réserves, s'effondrent. L'Afrique est libérée de la présence Allemande et Italienne. En juillet 1943, les alliés peuvent ainsi débarquer en Sicile et prendre pied sur le continent.

Sans la bataille de Stalingrad, rien de cela n'aurait été possible. Ni débarquement, ni libération. Si les capitulards, les collaborateurs, les agents du compromis et de la trahison n'avaient pas connu les procès de Moscou, n'avaient pas été traqués par le NKVD, rien de cela n'aurait été possible.

L'URSS a serré les dents, serré les poings, serré les rangs pour que le monde soit libre.

A ce moment, le monde entier le savait et l'honorait. Aujourd'hui, par anticommunisme ou pour des raisons géopolitiques, certains veulent taire cette victoire des défenseurs de la liberté.

Pourtant l'épée de Stalingrad, forgée sous les ordres du roi Georges VI, demeure un symbole de la dette du monde vers ces peuples. *"Aux cœurs d'aciers de Stalingrad, le roi George VI fait présent de cette épée en témoignage de la reconnaissance du peuple britannique"*

Présent à la remise de celle-ci, à Téhéran, Roosevelt nota : *"lorsque Staline prit l'épée sur son coussin de velours, il eu les larmes aux yeux, je les ai vues, ensuite il rabaisa l'épée dans un mouvement de noblesse spontané"*.

Vorochilov, dans sa maladresse proverbiale, la fit tomber par terre à grand fracas, chose que les actualités ont pudiquement coupé.

Aujourd'hui, l'appel de la mère patrie, cette immense statue de béton de 85 mètres de haut, rappelle le sacrifice des peuples soviétiques. Ne les oublions pas. N'oublions pas non plus que certains immondes personnages tentent de les classer dans les "morts du communisme."

L'URSS paya plus cher que cette triste liste de décès Les concessions qu'elle dû faire envers l'armée, les ingénieurs, les cadres d'usine se payèrent chèrement. L'URSS ne fut plus jamais la même. Comme nous l'avons mentionné dans notre brochure sur le 9 mai 1945, les agents de la restauration des rapports capitalistes, les liquidateurs de l'économie planifiée, les anesthésistes de la lutte des classe reprirent des forces.

Nikita Khrouchtchev, qui fut commissaire politique à Stalingrad, est illustratif de cela. Les liens que celui-ci tissa avec l'armée, avec les ingénieurs, le propulsèrent, avec Mikoïan et Kossyguine, comme les leviers de l'offensive de droite au sein du PC(b)US. Après la guerre, s'appuyant sur ces concessions, ces sinistres personnages vont œuvrer à liquider la ligne léniniste, ce qu'ils parviendront à faire. En 1952, au XIXe congrès du PC(b)US, la ligne défendue par les bolcheviks est minorisée. En 1956, elle est marginalisée et remise, tandis que les masses sont épuisées par les 27 millions de sacrifiés pour la paix et la liberté.

Hélas, l'expression ""les meilleurs s'en vont les premiers" n'est pas que vacuité. Les meilleurs militant bolcheviks ont fait don de leur vie, de leur chair, pour sauver le monde. L'URSS, en tant qu'Etat socialiste, s'est ainsi offert lui-même tout entier.

Ne l'oublions, cela aussi, jamais !

Stalingrad incarne tout ce que nous défendons et tout ce que nos ennemis haïssent.

Stalingrad incarne la liberté, la lutte contre l'oppression, la lutte contre la misère, contre l'asservissement et le colonialisme fasciste. Elle incarne le don de soi, l'esprit désintéressé. Elle incarne le sens du devoir et du sacrifice, pour que naisse un monde meilleur.

Stalingrad est l'épicentre du monde, en ce mois de février 1943. Elle ne fut pas la seule ville à combattre, la seule ville à souffrir, loin de là ! Leningrad, Moscou et Stalingrad furent les trois citadelles qui continrent la contagion fasciste mondiale. Elle furent les récifs sur lesquelles s'écrasèrent les vagues de peste brunes.

Bien d'autres villes, elles aussi, sont des martyres. Kiev ; Minsk ; Smolensk ; Sébastopol ; Jitomir ; Toula ; Odessa ; Lidice, en République Tchèque... En occident, Londres ; Coventry ; Caen ou Oradour-sur-Glane reviennent. Mais qui, hélas, peut ignorer que les Oradour furent des milliers en URSS. Des villages éventrées, des enfants pendus, des vieillards et des vieillardes fusillées, les viols, les pillages, les meurtres, les pogroms, avec la complicité des fascistes locaux.

Les fascistes et les nazis haïssent Stalingrad, car elle incarne l'écrasement de leurs thèses, leur faillite. Elle illustre la fausseté de la théorie de la supériorité raciale aryenne, de la supériorité du mercenaire fasciste, de la toute puissance de l'industrie de guerre nazie.

Nos ennemis bourgeois haïssent Stalingrad car cette bataille est une dette que l'humanité entière a envers les soldats et les soldates soviétiques, envers les peuples de l'URSS, envers le mouvement communiste international.

La bourgeoisie n'a eu de cesse de tenter d'effacer ce symbole, de le brimer, de le salir, de le diminuer, de renvoyer dos-à-dos le nazisme et le communisme, elle n'y parvient pas. Malgré tout ce qu'elle met en œuvre pour brouiller les pistes, pour tenter d'accabler de crimes les défenseurs -et les défenseuses !- de Stalingrad, elle échoue.

Elle se donne du mal, pourtant. Elle n'a pas hésité à sauter à pied joints dans le mythe de la Wehrmacht propre, pour permettre de disculper une partie des soldats allemands des crimes de masses commis sur le front de l'Est. Elle n'a pas hésité à encenser le moindre Allemand ayant eu des doutes sur le régime hitlérien, pour trouver un point d'appui à la croisade anticommuniste.

Dans les manuels scolaires, Stalingrad est utilisé uniquement comme massacre à grande échelle, dans lequel Soviétiques et Allemands sont équidistants. Films, bandes dessinées, "documentaires", tracent tous un portraits d'un soldat de l'Armée Rouge qui se bat contraint sous les ordres de commissaires politiques sadiques et mesquins, tout en haïssant secrètement le régime et ses dirigeants, dont au premier chef Staline.

L'absence de scrupules et de vergogne est sans limites pour les "historiens" bourgeois.

Les citoyens soviétiques n'étaient pas des animaux apolitiques, conduits à l'abattoir avec un fusil pour deux. Certains étaient effectivement amers de risquer leur vie pour devoir se défendre contre une agression qu'ils subissaient. Certains grognaient, certains trouvaient la situation dure. Comment les en blâmer ?

Grogner, être critique, être en colère ne signifie pas rejet le fond du système ni le fond du régime. Mais, tant empressés qu'ils sont, les "historiens" essaient avec désespoir de trouver des alliés, des agents, des pions pour leurs basses manœuvres.

La guerre est dure, elle est brutale, elle est sale. Elle ne l'a jamais autant été que ces années de 1941 à 1942, dans l'odeur de mort des fosses communes, dans les ravins de Baby Yar, dans la puanteur de la Shoah qui se prépare, et qui fut stoppée par les Soviétiques.

Les pertes sont lourdes, le haut-commandement connaît parfois des failles, des fleuves de sang payent les erreurs d'un pays qui n'était pas préparé à la guerre. Mais cette guerre n'est pas une guerre qui se termine sur une paix blanche, sur un traité. Il s'agit d'une guerre d'anéantissement, sans pitié, sans prisonniers, sans merci.

La *Stavka* a joué son rôle dans des circonstances catastrophiques, sans aide, au début, sans soutien, avec les forces dont elle disposait. Elle a tenu son rôle sans en avoir à rougir, surtout sous les quolibets de stratèges de salon.

Mais malgré cela, malgré ces dires, les pseudo-historiens ne peuvent effacer Stalingrad. Ce nom, cette ville, reste le tournant de la Seconde Guerre mondiale, de la Grande Guerre Patriotique, de la lutte entre le fascisme et la liberté. Ils ne peuvent effacer le fait que l'URSS, sous une direction politique ferme, juste et révolutionnaire, a pu sauver le monde de l'hydre nazie.

Chacune de nos "libertés", nous les devons à Ivan, Piotr, Svetlana, mais aussi Bekzat, Kostya, Aigerim, venus des steppes d'Asie centrale, ou Pablo, fils de républicain Espagnol. Nous les devons à toutes et tous, venus ici écraser le monstre le plus terrifiant, né du capitalisme pourrissant.

D'autres Stalingrad naissent. L'offensive du Têt, dont nous fêtons les 50 ans cette année, est la défaite de la plus puissante machine de guerre que le monde ait connu, en face de la résolution d'un peuple uni pour gagner sa liberté.

Plus proche de nous Kobane fut le Stalingrad de l'organisation obscurantiste-fasciste Daesh. Là aussi, les fascistes ont été écrasés dans les rues d'une ville symbole. Là aussi, les forces populaires ont triomphé.

Là aussi, le drapeau rouge était présent.

Le symbole du marteau et la faucille sur le magasin *Univermag*, ultime refuge des fascistes dans la citée qu'ils ont éventrée, restera toujours le symbole de la victoire sur le fascisme.

Stalingrad est l'un des symboles de l'histoire populaire, de l'histoire de l'Humanité. Il le restera jusqu'à la fin des temps, jusqu'au Stalingrad final, tombeau de la bourgeoisie, du capitalisme, de l'impérialisme.

**Vive l'Armée Rouge ! Vive la lutte antifasciste internationale ! Vive le
communisme !**

Ordre n°227

28 juillet 1942

Moscou

Sur les mesures visant à renforcer la discipline et l'ordre dans l'Armée rouge et l'interdiction de retrait non autorisé de postes de combat.

L'ennemi envoie de nouvelles forces au front sans se soucier des lourdes pertes et pénètre profondément en Union Soviétique, capturant de nouvelles régions, détruisant nos villes et villages, et violant, pillant et tuant la population soviétique. Les combats continuent dans la région de Voronej, près du Don, dans le Sud, et aux portes du Caucase du Nord. L'envahisseur allemand s'enfonce vers Stalingrad, sur la Volga et veut à tout prix prendre possession des céréales et du pétrole de Kuban dans le Caucase du Nord. L'ennemi a déjà capturé Vorochilovgrad, Starobelsk, Rossosh, Kupyansk, Valuyki, Novocheercassk, Rostov sur le Don, et la moitié de Voronej. Une partie des troupes sur le front Sud, poussée par ceux qui répandent la panique, a déjà abandonné Rostov et Novocheercassk sans vive résistance et sans ordre de Moscou, couvrant leurs drapeaux de honte.

La population de notre pays, qui aime et respecte l'Armée Rouge, commence à s'en décourager, à perdre foi en l'Armée Rouge, et nombreux sont ceux qui reprochent à l'Armée Rouge d'abandonner notre peuple sous le joug de l'opresseur allemand, et d'elle-même s'enfuir vers l'Est.

Des idiots au front se rassurent en disant que nous pouvons toujours reculer plus à l'Est, que nous avons un vaste territoire, de nombreuses terres, une population considérable et qu'il y aura toujours beaucoup de pain pour nous.

Ils veulent justifier un comportement indigne au front. Mais de telles paroles sont fausses et ne servent que nos ennemis.

Chaque commandant, soldat de l'Armée Rouge et commissaire politique doit comprendre que nos moyens ne sont pas sans limites. Le territoire de l'état Soviétique n'est pas un désert, mais un peuple - des travailleurs, des paysans, des intellectuels, nos pères, mères, épouses, frères et enfants. Le territoire de l'URSS que l'ennemi a capturé et vise à capturer est pain et produits manufacturés pour l'armée, métal et essence pour les usines fournissant l'armée en armes et en munitions, voies de chemin de fers. Après la perte de l'Ukraine, de la Biélorussie, des Républiques Baltes, de Donetsk et d'autres zones, nous avons bien moins de territoire, bien moins de population, de pain, de métal, d'usines et de manufactures. Nous avons perdu plus de 70 millions de personnes, plus de 800 millions de poud^{III} de pain produit par an, et plus de 10 millions de tonnes de métal annuelles. Désormais nous ne sommes plus supérieurs aux Allemands en terme d'hommes et de nourriture. Se retirer - cela signifie courir à notre perte et à celle de la Mère Patrie dans le même temps.

C'est pourquoi il est nécessaire d'éliminer l'idée que nous pouvons nous replier sans limites, que nous avons beaucoup de territoire, que notre pays est grand et riche, qu'il a une vaste population, et que le pain toujours y sera abondant. De telles affirmations sont fausses et inutiles, elles nous affaiblissent et bénéficient à l'ennemi ; si nous ne cessons pas de nous replier, nous serons sans essence, sans métal, sans matériaux bruts, sans usines ni industries, sans chemins de fers.

Tout cela mène à la conclusion qu'il est temps d'arrêter de reculer. Pas un pas en arrière ! doit être notre slogan.

Il est nécessaire de défendre chaque position, chaque mètre de notre territoire, jusqu'à la dernière goutte de sang, de s'accrocher à chaque parcelle de la terre Soviétique et de la défendre aussi longtemps que possible.

Notre Mère Patrie connaît de mauvais jours. Nous devons arrêter, puis repousser et fracasser l'ennemi à tout prix. Les Allemands ne sont pas aussi forts que le pensent les pessimistes. Ils épuisent leurs dernières forces. Supporter leur impact maintenant, cela signifie assurer la victoire dans quelques mois.

Pouvons nous supporter l'impact, et repousser l'ennemi vers l'ouest ? Oui nous le pouvons, car les usines et les industries à l'arrière vont bien et que nos armées reçoivent toujours plus d'avions, de tanks, d'obusiers et de mortiers.

De quoi manquons nous ?

Il n'y a ni ordre ni discipline dans les compagnies, bataillons, régiments, unités de char et escadrons aériens. Voilà notre grand manque. Nous devons établir avec notre armée l'ordre le plus strict et une solide discipline, si nous voulons retourner la situation et conserver la Mère Patrie.

Il est impossible de tolérer des commandants et des commissaires qui permettent à leurs unités de quitter leurs positions. Il est impossible de tolérer des commandants et des commissaires qui acceptent que quelques agitateurs déterminent de la situation sur le champ de bataille, poussent à la fuite d'autres soldats et ouvrent le front à l'ennemi.

Les fauteurs de troubles et les couards doivent être exterminés sur place.

Ainsi, une discipline de fer pour chaque commandant, chaque soldat de l'Armée Rouge, chaque commissaire doit être requise - pas un seul pas en arrière sans ordres des supérieurs. Les commandants de compagnies, de bataillons, de régiments, de divisions et les commissaires qui reculent sans ordres de leurs supérieurs sont des traîtres de la Mère Patrie.

Ce sont les ordres de notre Mère Patrie.

Exécuter ces ordres - cela signifie défendre notre terre, sauver la Mère Patrie, repousser et exterminer l'ennemi.

Après la retraite de cet hiver sous la pression de l'Armée Rouge, quand la discipline des troupes allemandes s'est relâchée, les Allemands ont imposé de sévères mesures qui ont montré de plutôt bons résultats. Ils ont formé 100 bataillons disciplinaires de soldats coupables d'un manquement à la discipline par leur lâcheté ou leur désorganisation, les ont privé de leurs décorations, les ont transféré dans les zones du front encore plus dangereuses et leurs ont ordonné de se repentir de leurs fautes. Finalement, ils ont formé des escouades spéciales, les ont mises derrière ces divisions instables et leur ont ordonné de tirer sur les couards en cas de retraites non autorisées ou de tentatives de reddition. Comme nous le savons, ces mesures ont été efficaces, et maintenant les troupes allemandes combattent mieux qu'elles n'ont combattu en hiver. Et désormais, la situation est telle que les troupes allemandes ont une bonne discipline, alors qu'elle n'ont pas à défendre leur patrie, et qu'elles n'ont qu'un but d'asservissement - soumettre le pays d'un autre peuple, tandis que nos troupes, bien que censées protéger la Mère Patrie violée, n'ont pas une telle discipline et ainsi subissent des défaites. Est-il nécessaire pour nous d'apprendre de nos ennemis, comme nos grands-parents ont appris leurs ennemis dans le passé et décroché la victoire ?

Je pense que c'est nécessaire.

Le Quartier Général Suprême de l'Armée Rouge ordonne :

1. Les Quartiers Généraux de Front et avant tout les commandants de chaque Front doivent :

- a) Inconditionnellement éliminer les envies de retraites dans les troupes, et d'une main ferme faire cesser la propagande que nous pouvons et devons nous replier plus loin à l'est, et qu'un tel repli ne causerait aucun mal ;
- b) Inconditionnellement démettre de leurs fonctions et envoyer en cour martiale au Quartier Général Suprême les commandants d'armée ayant permis une retraite non autorisée de leurs troupes de positions occupées, sans ordre du Quartier Général du Front ;
- c) Former au sein de chaque front entre un et trois (au regard de la situation) bataillons disciplinaires (800 personnes) où les officiers, sous-officiers et commissaires de toutes les branches armées ayant été reconnus coupables d'un manquement à la discipline par leur couardise ou leur incompétence seront envoyés, et déployés dans des secteurs risqués du front pour leur donner une opportunité de laver dans le sang leurs crimes envers la Mère Patrie.

2. Les États-majors d'armée et avant tout les commandants de chaque armée doivent :

- a) Inconditionnellement démettre de leurs fonctions et envoyer en cour martiale au Quartier Général du Front les commandants d'armées et les commissaires ayant permis une retraite de leurs troupes de positions occupées, sans ordre de l'État-major d'armée ;
- b) Former dans les limites de chaque armée 3 à 5 escouades défensives bien armées (jusqu'à 200 personnes par section), les mettre immédiatement derrière les divisions instables et requérir en cas de panique ou de retraite éparse d'éléments de la division de tirer sur les déserteurs et les lâches, et ainsi aider les honnêtes soldats de la division à exécuter leur devoir pour la Mère Patrie.
- c) Former dans les limites de chaque armée jusqu'à 10 (au regard de la situation) compagnies disciplinaires (de 150 à 200 personnes) où les soldats ordinaires et les sous-officiers ayant été reconnus coupable d'un manquement à la discipline par leur couardise ou leur incompétence seront envoyés, et déployés dans des secteurs risqués du front pour leur donner une opportunité de laver dans le sang leurs crimes envers la Mère Patrie.

3. Les commandants et commissaires d'armées et de division doivent :

- a) Inconditionnellement démettre de leurs fonctions et envoyer en cour martiale à l'État-major d'armée les commandants de régiment, de bataillon et les commissaires ayant permis une retraite de leurs troupes de positions occupées, sans ordre du commandant de corps d'armées, et leur retirer décorations et médailles ;
- b) Offrir toute leur aide et leur soutien aux escouades défensives de l'armée dans leur travail de renforcement de l'ordre et de la discipline des unités.

Cet ordre est à lire dans toutes les compagnies, escadrons de cavaleries, batteries d'artillerie, escadrons aériens, états-majors et quartiers généraux.

Le Commissaire du Peuple de la Défense de l'URSS

J. Staline.

UNITE COMMUNISTE

-LYON-



Unitecommuniste.fr

Unite.communiste.lyon@gmail.com

Unité Communiste Lyon

@UniteCommuniste

